

LE PÈRE PEINARD



Réflecs

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
France

Un an 6 f »
Six mois 3 »
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS
Extérieur

Un an 8 f »
Six mois 4 »
Trois mois 2 »

La Grève de Hambourg

PRÉLUDES DE GRÈVE GÉNÉRALE

L'ACCAPAREMENT DU BLÉ



Grabuge à Hambourg!

Ohé, les fistons à la redresse, les gas à poil qui poirottez avec impatience, dans l'attente du grabuge social, ouvrez l'œil, foutre!

Reluquez du côté de l'Allemagne : il se manigance là-bas, sous les brumes de la mer du Nord, quelque chose qui n'est pas piqué des vers.

C'est comme qui dirait les flons-flons de l'orchestre grattant les violons, débouchant les trombones et soufflant dans les pistons en attendant les trois coups.

Ce qui se passe à Hambourg est un petiot avant-goût de la grève générale qui se mijote gentiment aux quatre coins de la boule ronde.

Hambourg est le plus grand port d'Allemagne; c'est, avec Londres et Anvers, un des grands centres d'activité du monde

entier : là s'y transbahutent les produits de partout.

Pour lors, avec les relations de plus en plus grandes qu'ont les peuples entre eux, l'arrêt de la circulation dans un de ces grands entrepôts de l'univers entraîne une crise formidable.

C'est ce qui a lieu!

Les ouvriers du port de Hambourg se sont foutus en grève : ils sont quinze mille actuellement.

Et, faisant cause commune avec eux, les dockers de tous les autres ports refusent de décharger les vaisseaux qui, se cassant le nez à Hambourg, essaieraient d'aller se faire décharger ailleurs.

Y a quelques mois que ce coup de rebiffe couvait : dockers anglais, belges et allemands étaient entrés en pourparlers et avaient emmanché une Fédération internationale, ne se gênant pas pour dire crânement leur dada : Arriver, un de ces quatre matins, à faire suspendre le turbin subito, dans les ports du monde entier.

C'est ça qui ferait un sacré raffut!

Ah, nom de dieu, jamais on n'aurait vu coup de chien pareil!

Pendant que les dockers de ces trois patelins s'alignaient en vue de leur grandiose projet, que foutaient les ouvriers des docks français?

Rien.

Les pauvres couillons ne bougeaient pas plus que s'ils eussent été empaillés — et ils ne bougent pas encore!

Des pocheteés prétendent que la France est à l'avant-garde du progrès. Ça se peut, mille dieux! Mais alors, c'est une avant-garde qui a quelquefois la spécialité de marcher à l'arrière-garde.

Tandis que, chez nous, histoire de se poser en martyrs, les grands chefs du socialisme à la manque s'amuse à parader à Carmaux et à encaisser des pommes cuites et des trognons de choux, que leur ont distribué avec largesse les larbins du Mességuier et de Barthou-Nicolas, les dockers du Nord font de la riche besogne.

C'est pas des socialos pisse-froid, ceux-là, foutre non!

Ce n'est pas du côté des endormeurs collectos, vers Liebknecht, Bebel, Aveling et toute la clique marxiste anglo-allemande qu'ils tournent les yeux.

Mille dieux, non!

Et ils ont bougrement raison! S'ils tiennent à ne pas être roulés par leurs exploitteurs, qu'ils se garent des boniments de ces politicards, pire que de la peste.

Y a d'ailleurs pas à les pistonner là-dessus : ils sont fixés! La Fédération internationale des ouvriers des ports est un groupement où les politiciens ne sont pas en

odeur de sainteté. On n'y adore pas Karl Marx ! Les gas les plus actifs de ce groupement sont justement ceux du *Parti indépendant du Travail* qui, au Congrès de Londres, marchèrent la main dans la main avec les anarchos.

Quant aux vieux croûtons des *Trades Unions*, ils se bornent à relouer leur nombril et, comme c'est des types bien rentés, y a belle lurette qu'ils ne se voient plus pisser. L'important, poureux, c'est que le rosbif soit cuit à point et la bière savoureuse. Pour le reste, ils s'en foutent.

Il n'en est pas de même de Keir Hardie, Tom Mann et une flopée d'autres. Ceux-là, sans être encore catégoriquement anarchos, ont du sang dans les veines et ils marchent carrément et droit.

Depuis six mois, Tom Mann a fait constamment la navette entre Londres, Hambourg et Anvers et, malgré qu'on l'ait expulsé une demi-douzaine de fois de ces deux derniers ports, il ne s'est pas fait faute d'y revenir.

— 0 —

Comme tous les bouillonnements populaires qui ont de la vitalité, la rouspétance des prolos de Hambourg fait tache d'huile.

A Hambourg même, il y a une chiée de grèves que l'effervescence des dockers a fait éclore : c'est d'abord les prolos d'une Compagnie de navigation qui ont mis le poing sous le nez de leurs exploités ; puis, les ouvriers du service des eaux de la ville ont rué dans le brancard ; ensuite, les gaziers ont emboîté le pas, si bien que l'éclairage manque presque totalement.

Et ce n'est pas tout ! Dans quantité de bagnes industriels, les prolos se sentent vivre plus activement ; ils ont des fourmis dans les jambes et les patrons feront bien de ne pas faire les malins s'ils ne veulent pas qu'on les envoie paître.

D'autre part, dans tous les ports voisins, les caboche travaillent ! A Anvers, et aussi à Londres, les dockers discutent, — ils sont entre le ziste et le zeste ! et, pour un peu, ils se foutraient en grève.

Tout ça, les canaros, est bougrement significatif !

Comme je vous le disais en commençant : ne perdez pas le Nord de vue ! Ce qui se mijote là-bas n'est rien moins qu'un conflit gigantesque et quasi universel.

ENQUÊTES A FAIRE

Le nommé Jourdan est un bouffe-galette anticlérical que les votards de la Lozère ont envoyé digérer à l'Aquarium.

La semaine dernière, ce saltimbanque fit un boucan du diable au sujet de l'instruction laïque : il gueula après les bourriques ministérielles et leur reprocha d'être des cafards.

A en croire le boniment que l'animal dégueula à l'égrugeoir de l'Aquarium, il en pince pour que les nonnes soient fichues à la porte des couvents, et ça, à la va-vite ! afin que les gosselines du populo soient désormais instruites par des institutrices laïques.

Or, savez-vous ce qu'on vient d'apprendre ? C'est que ce mangeur de curés fait élever sa même par des nonnes.

Parfaitement ! Au lieu de la fourrer dans un lycée de jeunes filles ou dans une institution libre il l'a expédiée dans un couvent.

Sacré fumiste !

Le Jourdan est probablement de l'avis de la frocaille qui dit : « faites ce que je vous dis, mais ne faites pas ce que je fais ! »

Eh bien, le populo a soupé de ces jésuites ! Ce qu'il faut aujourd'hui, c'est que chacun vive une vie en concordance avec sa façon de penser.

Finie la saison où on pouvait parler d'une manière et agir d'une autre !

Ceux qui en sont encore là ne sont pas plus estimables qu'un étron gelé !

A un autre point de vue, qu'est-ce que ça, peut nous foutre qu'un type ait de belles idées s'il les garde pour lui, kif-kif un trésor, et s'il se balade dans la foule sans que personne sache ce qu'il pense ?

Ce qu'il a dans la caboche n'a pas plus d'im-

portance que ce qu'il y a dans une tinette, puisque ça ne se manifeste pas.

Donc, il faut vivre la vie qu'on proclame !

— 0 —

Mais foutre, revenons en au Jourdan : il n'est pas le seul de son calibre.

Ce qui serait chouette c'est, si on pouvait épulcher l'existence de tous les salopards de sa trempe, de manière à pouvoir épingler à côté des opinions arborées par les bouffe-galette, plus avancées qu'un fromage de livarot, les actes contradictoires dont fourmille leur garce de vie.

C'est un puant fumier à remuer, c'est certain !

Mais aussi, ce que ça ferait réfléchir les votards.

Faut tout dire : c'est pas commode ! Les sales birbes sont assez roublards pour ne pas éveiller l'attention...

Enfin, je n'ai voulu que lever un lièvre, indiquer une piste : Si des bons fieux, en situation de le faire, ont le cœur à s'atteler à semblable besogne, — à enquêter sur les députés, — et que les résultats de leurs recherches en vaillent la peine,

Le vieux gniaff se fera un sacré plaisir de noter les contradictions dénichées entre les opinions de ces bouffe-galette et leurs manières d'opérer.



LA CLASSE

(Voir les trois derniers numéros)

L'instruction. — Vêtus de grossiers effets de treillis par dessus vos frusques de drap, vous voilà réunis dans la cour du quartier. Il est sept heures du matin ; le ciel est sale et le froid pince dur. Dès aujourd'hui, vous commencez ce que vos supérieurs appellent l'instruction. Alignés, on vous partage par petites fractions et on vous confie soit à des cabots, soit à des anciens, — principalement des griffetons qui ont un bout de laine sur le bras : le galon de première classe, — ce qui ne prouve pas en faveur de leur intellect.

On va d'abord vous apprendre à marcher.

C'est quelque chose de suprêmement idiot. Aussi, je ne vous conseille ni de rire ni de répondre aux engueulades des trous-du-culs qui vont vous enseigner cet intelligent exercice.

Dans le civil, chacun marche comme il sait et comme il peut : ceux qui ont de grands fuseaux font de grandes enjambées et les bas-du-cul trottent comme ils peuvent, mais ils n'ont jamais cet air empoté et lourdaud qu'ont les trouffions.

« Le pas en décomposant, quatre temps ! Regardez moi bien ! gueule un instructeur, tout à l'heure, faudra que vous en fassiez autant ! »

Et l'adouillard exécute son petit travail en ayant bien soin de tendre le jarret au point de se rompre les muscles ; il n'oublie pas non plus de frapper fortement le sol avec son godillot, au quatrième temps, histoire, probablement, de décrocher plus vite la semelle de son croquet.

Très curieux, cet exercice.

— Garde à vous ! beugle l'instructeur quand il a achevé sa balade.

Et immédiatement, il vous fait opérer, en décomposant, c'est-à-dire qu'il faut que vous restiez le pied gauche à plat sur le sol à 70 centimètres du droit qui doit avoir le talon levé. Ensuite, il s'assure en rôdaillant autour de vous que tous les talons droits sont levés, que les pas sont de même longueur et sur l'alignement.

Lorsqu'on vous a trimballés comme cela pendant un certain temps, on apprend à s'arrêter.

Pour cet exercice, il faut aussi frapper fortement le talon droit contre le gauche, — toujours pour le décrocher plus vite !

Les engueulades ne vous sont point épargnées, allez, dans cet exercice : c'est le commencement du métier.

Si vous êtes tant soit peu observateur, voyez cet ancien qui vous commande. Hier au soir, il était à la cantine, parmi vous, les bleus, qui lui rincez les crochets.

Aujourd'hui, il se sent de l'autorité. On lui a dit de commander : il commande, aboie, hurle, prêt à vous punir, sans scrupules ; et c'est avec la conscience d'un devoir accompli qu'il

vous moucharde, pour mollesse à l'exercice, à l'adjudant qui va et vient dans la cour du quartier.

Le droit de commander, de punir, l'a changé du tout au tout. Ce n'est pas un mauvais bougre, au fond, puisqu'il vous dira, à la pose, en vous pilonnant une cigarette : « Hein, vieux, t'as vu si ça chialait, tout à l'heure ! Dans le service, moi j'connais plus personne ! »

— 0 —

Pourquoi répondre aux injures de ceux qui vous commandent ? Pourquoi même s'indigner ? A quoi cela vous avancerait-il, lors même que vous infligeriez une leçon de politesse à la brute qui vous engueule ?

On vous collerait au lazaro, et vos camarades, les premiers, vous jetteraient la pierre, sous prétexte que vous n'aviez qu'à encaisser et à vous taire.

Ravalez vos colères ; ne vous en prenez pas trop à l'individu, mais gardez une haine sans bornes contre le système tout entier. Dites-vous que le galonnard qui vous engueule constamment, qui vous traite comme sa chose à lui, qui vous fait pivoter à son caprice n'est qu'un instrument inconscient, — aussi inconscient que le chaouch, en Afrique, qui torture ou qui assassine !

— 0 —

Deux heures et demie de ce manège et vous remontez dans les chambres. Pas pour longtemps, car illico on vous fait redescendre pour les corvées.

Pas si drôle que ça, le métier ! Pas si gai que se le figurent les jeunes crétins qui s'habillent en galonnards, se coiffent d'une casquette à plumet et forment des sociétés de marche ou de tir, en prenant des titres ronflants : *La Revanche de Tripouilly les-Fayots*, *les Francs-Tireurs de Mézidon*, etc.

Il ne faut pas songer au « courage », vous savez ce courage dont vous a parlé, hier, le capitaine de votre compagnie, lors de la revue de vos frusques. Et la preuve c'est qu'à 11 heures, sitôt la soupe avalée et les patates épulchées, on vous réunit à nouveau, en cercle cette fois, et on vous enseigne le respect de la Discipline, la crainte qu'en permanence vous devez avoir de celle-ci.

Ce n'est pas du courage qu'on sème dans vos esprits : c'est de la peur. Et dans ces feuillets qu'un sous-off lit péniblement, écoutez comme le mot « Mort » revient souvent.

Ce code que des galonnards n'ont pas hésité à qualifier de *féroce*, c'est par lui qu'on vous maintiendra, qu'on matra vos accès de franchise et de révolte ; c'est devant lui maintenant que vous devrez vivre ces trois années de votre existence, c'est sur lui que s'appuient les gouvernants et les capitalistes, pour vous faire marcher contre des ouvriers en grève.

Eh bien ! ce code si monstrueux, si sanginaire qu'il soit, y a mèche de passer au travers.

Turellement, faut pas faire le mariote, faut pas se poser en zigotaud ; faut marcher comme les frères et amis, en douceur, en pénards, en évitant de tomber à pleines pattes dans les maillons de cette saloperie. Pour ça, les frangins, dès que vous serez à la coule du métier, vous verrez qu'il y a plus d'une porte de sortie.

— 0 —

« Faut varier les exercices, disent les supérieurs. » A présent que la lecture du code est terminée, on va vous faire un petit cours de civilité puérile et honnête : « Des marques extérieures de respect et du salut. »

Très gondolante cette opération !

Un truffard, un ancien, se met dans un coin et il faut que chaque bleu défile devant, en ayant soin de le saluer dès qu'il est à six pas de lui, et continuer à marcher ainsi, la main au côté droit du képi, jusqu'à ce qu'il l'ait dépassé de six pas.

Les instructeurs posent aussi des questions :

— Si vous êtes en corvée, par exemple, que vous ayez les deux mains embarrassées, comment saluez-vous ?

— ? ? ?

— Bougre de tourte, vous tournez la tête et regardez le supérieur ; ça veut dire que vous le saluez !

Maintenant, jusqu'à une heure de l'après-midi, on va vous apprendre à remettre une lettre à un supérieur. Il y a toute une série d'études spéciales pour toutes ces choses si simples dans la vie civile. Il importe énormément à la « défense du territoire » qu'un pli soit remis de la patte gauche, jamais de la main droite.

Absolument comme lorsque vous désirez parler à un supérieur. Faut que vous vous ar-

retiez à six pas de sa personne, après quoi s'il le juge à propos, il vous fait signe d'avancer; il ne faut pas que la langue fourche lorsque vous lui causez: faut lui jaspiner dans l'argot de la caserne, ce langage d'esclave qu'on vous a appris.

La « théorie » terminée, vivement vous dégringolez dans les cours recommencer les exercices du matin.

Ça commence toujours par un quart d'heure de pas gymnastique, après quoi, lorsque vous êtes en sueur, on vous fera rester des heures entières sur place, afin de bien vous pénétrer des beautés du demi-tour ou du pivotage par le flanc.

Les mêmes cris de bêtes fauves recommencent, les mêmes grossièretés vous écorchent les oreilles. — heureux encore si ça ne va pas jusqu'aux brutalités!... Il faut aller, venir, trotter, s'arrêter à l'abolement d'un cabot, et ainsi jusqu'au soir.

La colère gronde en vous-mêmes; vous sentez que vous n'aurez pas la force de vivre ainsi trois années; le désespoir vous envahit, et, déjà, — surtout les premiers jours, — vous songez à la désertion.

Où, mais qu'irez-vous faire à l'étranger? Crever de faim, battre une deche infernale?...

Les premiers temps de caserne sont durs, c'est vrai! et lorsque l'outrage vous cinglera par trop le visage, réagissez et évitez les coups de colère où on voit rouge... Que les insultes glissent sur vous; elles ne peuvent vous atteindre quand vous avez d'autres conceptions que les brutes galonnées. N'avez que du mépris ou de la pitié pour cette race et propagez dur et ferme contre cette institution, cette plaie — la pire de toutes — qui fait de vous des esclaves, vous rend à la vie civile déclassés, abrutis, alcooliques souvent, avec une frousse intense du travail, à moins qu'elle ne fasse de vous des révoltés pour toujours, — ce qui est à souhaiter!

Les Cabots de la Haute

Les bons bougres ne savent pas que le dernier cri de la mode rapplique d'Angleterre?

Ils ont tellement entendu seriner par les français, aussi vaniteux que bêtes, que le bon goût, le chic et tout le tralala est un privilège parisien que ça va leur en boucher un coin.

Eh bien, qu'ils en rabattent!

L'Angleterre donne le ton à nos aristos.

Et fichtre, ce n'est pas d'aujourd'hui! Y a belle lurette que nous sifflons les Angliches, non seulement dans la frivolité des modes, mais aussi pour un tas de choses, tantôt idiotes, tantôt sérieuses.

Sur ce chapitre, y aurait mèche de ruminer jusqu'à plus soif, car l'Angleterre a exercée et exerce une sacrée influence sur nous.

Entre autres salopises nous lui sommes redevables du système parlementaire et constitutionnel de la mécanique gouvernementale avec deux chambres, une brochette de bourriques ministérielles et le soliveau présidentiel;

C'est aussi de là-bas que s'est transplantée chez nous la manie des courses de canassons.

L'Angleterre ne nous a pas repassé que des gnoleries: son influence intellectuelle nous a bougrement déclassés et, à bien des points de vue, les Anglais sont en avance sur nous, — malgré que des ostrogoths les imaginent arriérés.

Mais, passons! Ce n'est pas de choses sérieuses, c'est de pantoufles que j'ai entrepris de jaspiner.

Par le temps qui court, tous les morceaux de salé de la haute qui se glorifient d'être du dernier bateau, font blanchir leurs liquettes à Londres; il paraît que, là seulement, on repasse faux-cols et paires de manchettes, dans le goût des jeunes empapaoutés qui se donnent des allures d'Oscars.

En outre, quoique de tous temps de vieilles putains retraitées aient éminoufflé leurs cabots, c'est aux catins londonniennes que nous sommes redevables d'une nouvelle industrie qui a les clebs pour motif.

Les légendaires tailleurs pour chiens sont dépassés autant qu'une taupinière par la tour Eiffel.

Aujourd'hui, l'attifage des chiens a sa mode. Et ce n'est pas de la petite bière, il s'en faut bougrement!

Outre leurs tailleurs, les cabots ont leurs bottiers, leurs chemisiers, leurs coiffeurs, leurs parfumeurs et leurs médecins. Puis aussi, y a des cabinets de toilette pour les chiens, comme il y avait déjà leurs hôpitaux et leurs cimetières.

Et foutre, ces cimetières, c'est autre chose que le champ de navets! Y a des monuments de marbre avec des sculptures et des dorures en veux-tu en voilà.

Et un enterrement de cleb d'aristo, en voilà un événement! Malheur, faut voir ça; on fait plus de magnés que si un régiment de prolos était mort de faim: ça se passe avec des calèches et y a des couronnes et des bouquets.

—o—

Ohé, les bons bougres, il vous prend des dérangeaisons dans les pattes?

Je vois ça d'ici! Pour un peu, vous iriez vous payer le luxe de décrocher quelques marrons entrelardés de taloches, sur les truffes des putes de la haute qui bichonnent leurs cabots aussi dégoûtement.

Vous qui n'avez pas un grimpaire de rechange; Et vous aussi, les ménagères, qui désirez sans espoir un cotillon douillet pour vous garantir du froid;

Ce gaspillage vous fait bondir!

Modérez-vous, nom de dieu, au moins pour l'instant...

Et aux pochetées vous serinant que, fatalement, il y aura toujours des miséreux parce qu'il n'y a pas assez de drap et de linge pour frusquer tout le monde..., parce qu'il n'y a pas assez de rien!

Fichez-leur la présente tartine sous le blair. Si, parfaitement si! il y a assez de tout.

Seulement, les richards tirent toute la couverture de leur côté et nous laissent sans rien; et, tonnerre, ce n'est pas pour leurs besoins réels qu'ils accaparent ce qui ferait notre bien-être; c'est uniquement pour faire face à des gnoleries encore plus imbéciles que luxueuses, dont le bichonnage des chiens est un idiot échantonil.

Où, foutre, s'il y a tant de refileurs de comète, c'est qu'il y a trop de levrettes en pale-tot!

Et, vous savez, les copains, chez les andouilles de l'aristocratie on frusque les cabots, je ne vous dis que ça! C'est des personnages importants. C'est des princes!

Au fait, je les crois plus intelligents et plus estimables que leurs maîtres et maîtresses et si, les uns et les autres, barbottaient dans cent pieds de mousse et qu'il me faille tendre la perche au choix,

Y a pas d'erreur! Je sauverais les cabots.

Ceci dit, les frangins, je pige avec des pinnettes, dans un torchon de la haute, des détails tout à fait gondolants sur les soins de toute sorte qu'une putain qu'est dans le mouvement doit donner à son cleb:

Et d'abord, sachez que dans les grandes et élégantes turnes, les cabots par deux ou trois, ont un larbin attaché spécialement à leur service. Sachez aussi qu'être femme de chambre pour chiens est un métier cotonneux: elles doivent se lever de bonne heure pour faire rester les animaux dans leurs somptueux petits lits; ensuite, elles les baignent, les parfument, les habillent, leur font à déjeuner, puis les baladent.

Quand les cabots ont un service particulier, une baignoire spéciale est installée pour eux dans la turne avec garniture de toilette tout ce qu'il y a de rupin.

« En somme, ajoute le trou du cul de chieur d'encre dont je transcris les idioties, ils sont traités par leurs maîtresses à peu près comme des membres de la famille, et leur bien-être est porté à un degré véritablement étonnant. »

Et pour qu'on n'en doute pas cet ostrogoth énumère le trousseau d'un chien d'aristo:

— Parures de lingerie; chemises de nuit en soie, en gaze, en flanelles garnies de dentelles; mouchoirs de poche en batiste; robes de chambre de soie; chaussettes de soie; bottines en caoutchouc à lacets ou à boutons.

Tout y est, nom de dieu! Même les tire-jus et les chaussettes.

Mais, continuons:

— Toilette de visite pour le matin: habit de drap avec col rabattu en velours et poche sur le devant pour le porte-cartes; col blanc empesté et cravate.

Et, turellement, quand la pouffiasse pousse une visite à un de ses michets elle passe la carte de son cabot en même temps que la sienne.

— Costume de pluie: bottes de caoutchouc, manteau de drap, avec un pépin fixé par une armature d'argent.

— Vêtement d'intérieur: en velours cramoisi doublé de soie blanche, bracelet gourmette à la patte gauche.

— Toilette de visite pour le soir: en drap pensée, avec grand col de chinchilla.

— Costume de théâtre: en satin jaune brodé de petites paillettes d'or. Tour de cou en zibeline.

— Toilette d'un cabot pour assister au ma-

riage de sa maîtresse: robe à collet, en satin blanc, avec fleurs à la boutonnière.

— Toilette de deuil: en drap ou velours noir avec ruche d'encolure en mousseline de soie noire.

— Costume de voyage: en lainage écossais, houppelande en drap bleu marine foncé.

J'arrête la litanie des costumes: costume de printemps en indienne; costume de promenade en flanelle avec capuchon, etc., etc.

Et bondieu, c'est pas fini! Y a les accessoires: des bracelets en or et en argent; des jeux de broches en acier, en argent, en buffle, en écaille; des laisses et des doubles-laisses; des cravates; des bottes en caoutchouc ou en cuir de Russie; des lits, des niches et patati et patata.

—o—

Mettons-y un bouchon, est-ce pas, les bons bougres!

Je suis sûr que le tartinage de cet écrivassier de la haute vous fait le même effet qu'à bibi: envie de dégobiller.

Et maintenant, concluons, c'est pas difficile: des birbes assez crétins, assez tout ce que vous voudrez, pour passer leur temps à des pantoufles semblables, eh bien, c'est une race finie.

Cette engeance est mûre pour le trou à purin!

Le Pacte de Famine

Les boulangers sont à la noce!

Ils ont profité du coup sur les blés, tiré de longueur par les Moïse Dreyfus et toute la séquelle des bandits de la haute; au lieu d'attendre d'avoir épuisé leurs farines, achetées aux anciens tarifs, pour hausser le prix du pain, ils ont opéré l'augmentation illico.

De la sorte, momentanément, c'est dans leur profonde que va le bénéf, résultant de l'accaparement du blé.

Et ce n'est pas le seul filoutage dont les chameaux soient coupables.

Foutre non, car ces sacrés birbes sont rudement ficelles!

Aussi, il font vivement fortune.

A Paris, les boulangers qui font faillite sont un phénomène espatrouillant.

Par contre, au bout d'une dizaine d'années, la plupart ont récolté un magot suffisant pour se retirer des affaires et vivre désormais en feignasses.

Le coup des centimes est une des binaises qui, sans avoir l'air de rien, à la fin de la journée, emplit le tiroir de leur caisse.

Quand le pain valait sept sous le kilo et qu'un pauvre bougre en voulait rien qu'une livre, les charognards exigeaient quatresous.

A chaque livre détaillée, c'était donc un demi-sou d'affaire, — un demi-sou volé au consommateur!

Maintenant que le bricheton vaut quinze sous les quatre livres, c'est quand on achète deux livres à la fois que le boulanger vous chaparde un demi-sou: on ne lui doit que sept sous et demi, — n'importe! il faut lui carmer huit sous.

Essayez de ne donner à l'animal que sept sous, vous l'entendrez gueuler! Il vous agonisera de sottises et, pour le moins, vous traitera de voleur.

Eh bien, et lui, ne fait-il donc pas kif-kif? Quand vous lui aboulez huit sous, c'est lui le voleur!

Avec cette différence entre lui et vous, c'est que le sacré grigou récidive continuellement.

—o—

Pour en revenir à l'accaparement, n'allez pas croire, les bons bougres, que ce crime s'est accompli en quelques semaines.

Que non pas!

Il a été tiré de longueur et ça se mijote depuis des années: c'est Méline, chevalier autant du poireau que d'industrie, qui a préparé le terrain en foutant un droit de douane sur les blés étrangers.

Le charognard a prétendu protéger les agriculteurs par ce truc. La peau! Il n'avait qu'un but: protéger la sale bande des malfaiteurs de la haute qui vont rafler des millions en nous affamant.

Quant aux culs-terreux, ils vendent le blé aussi bon marché qu'avant; s'ils n'arrivent pas à joindre les bouts, la faute n'en est pas à la concurrence étrangère, mais uniquement à ce qu'ils ont trop de frais. Y a tant et tant de parasites à goberger que, pour pouvoir s'en tirer, il leur faudrait vendre le blé le double.

Y a d'abord le percepteur, dont la note enfle continuellement; il y a le notaire qui a prété

de l'argent à usure; y a ceci, y a cela... Ça n'en finit plus!

La mécanique gouvernementale devient si compliquée que toute la sueur du populo passe au graissage des rouages.

Voilà ce dont les campluchards ne se rendent pas assez compte : les chameaucratés leur fichent le trac avec les blés d'Amérique qui, là-bas, racontent ces jean-foutre, poussent sans frais et qu'on peut donc transporter en France à bas prix.

Ça, c'est du chiquet! Si les paysans de chez nous n'avaient à faire face qu'aux frais réels qu'exige la culture du blé, ils pourraient soutenir n'importe quelle concurrence et vivre encore à leur aise.

Tout leur malheur vient de ce qu'ils ont trop de feignasses à entretenir.

À l'heure actuelle, il arrive ceci : comme le petrouquin est toujours à court d'argent, il faut qu'il bazarde sa récolte vivement.

Or, c'est aux accapareurs qu'il s'adresse forcément et, dam, ces charognes se font prier et n'achètent qu'à vil prix, sous prétexte qu'ils auraient plus de profit à acheter des blés d'Amérique.

Il arrive donc que le campluchard vend son blé à aussi bon compte que s'il n'y avait pas de droits; quoique ça, les accapareurs ne les cèdent à la consommation qu'en les augmentant d'une somme égale aux droits de douane.

De la sorte, il n'y a que ces crapuleux bandits qui profitent de la protection mélinarde.

Et maintenant que l'accaparement va bon train, c'est encore pire!

Le campluchard vend son blé toujours le même prix.

Et les criminels de la Bourse du Commerce, les bandits des moulins Darblay le font monter, monter, monter!...

Où ça s'arrêtera-t-il?

Babillarde d'un Bleu

X....., le 27 novembre 1896.

Mon vieux Peinard,

A peine suis-je au régiment que déjà je m'y fais bougrement vieux... Mais, pour l'instant, c'est d'autre chose que je veux te parler.

J'ai déjà eu l'occasion d'être le spectateur forcé d'une des plus écœurantes stupidités du militarisme.

L'autre matin, nous avons reçu l'ordre de nous tenir prêts, en grande tenue, pour 9 h. 1/2, à seule fin d'assister à la lecture de la sentence du conseil de guerre prononcée contre un pauvre bougre de réserviste qui, dans un moment d'exaspération, a envoyé dinguer un cabot et d'un jeune soldat qui avait tenté de s'évader de la prison ou on l'avait bouclé.

L'opération à laquelle on a soumis ces deux malheureux s'appelle « défilé la parade ».

Nous voilà donc tous alignés dans la cour de la caserne; il vient des troupades de tous les régiments casernés dans la ville, si bien qu'on est une sacrée trifouillée.

Des galonnards braillent des commandements : on forme un immense carré. Un roulement de tambours, panaché d'une sonnerie de clairons, s'élève tristement dans l'air froid de cette matinée de novembre : c'est le « Garde à vous », car voici le colon — celui qui présidait au conseil de guerre — qui s'amène.

Quelques caracolades de son canasson en passant au trot devant nous, puis il brandouille son épée. — Une nouvelle sonnerie se fait entendre : c'est pour mettre la baïonnette au canon.

Alors, revêtus de la tenue des condamnés aux travaux publics, la tête rasée, coiffée du képi à grande visière, les deux malheureux sont amenés, comme des criminels, entre des soldats, baïonnette au canon. Un roulement de tambours encore; puis un sous-off lit la condamnation des deux pauvres bougres : le réserviste a pour cinq ans de travaux publics et le jeune soldat écoppe de sept années de la même peine.

Ce n'est pas tout, mon vieux Peinard. Lorsque la sentence a été lue et comme le visage de ces pauvres diables était ombragé par leur grande visière, on les a fait se découvrir, et, marchant ainsi entre les soldats affectés à leur garde, on les a fait défilé devant chaque face du carré, afin que chacun de nous pût bien se rappeler leur physiologie.

Tu vois d'ici comme c'est idiot : c'est afin de nous donner une leçon, pour nous faire voir comme sont punis ceux qui désobéissent à leurs chefs.

À la lecture du rapport, les capitaines ont

prononcé des sermons à tous les jeunes soldats, leur faisant entrevoir ce qu'il en coûte de répondre à un caporal.

Ceux-ci, qui étaient parmi nous, se redressaient comme des poux sur de la gale, heureux de se savoir tant d'importance.

C'est une belle société, mon vieux Peinard, que la garce dans laquelle on navigue.

Le réserviste condamné a peut-être femme et enfants... qui leur foutra la becquée aux mioches? C'est-y les galonnards si généreux en matière d'années de bagne? C'est-y aussi la Société, dont les membres du conseil de guerre ne sont que les soutiens?

Ah! vingt dieux! Je termine, mon vieux Peinard, ça me retourne ces choses-là, et le sang me bouillonne, car cette parade dont je viens d'être le spectateur malgré moi m'a foutu dans la peau autre chose que du respect.

Je te serre la louche,

Un jeune troufion.



Rouspétance de Sabotiers

Les sabotiers de Chalon-sur-Saône viennent de se fiche en grève, il y a une quinzaine de jours. Nom de dieu, les bougres ont tardé rudement longtemps, car la situation que leur faisaient les patrons était loin d'être champignonnelle.

Enfin, mieux vaut tard que jamais!

Tout d'abord, que je jaspine un tantinet aux camaros des motifs qui ont amené cette grève.

Depuis toujours, les prolos avaient la sale habitude de turbiner toute la journée du lundi pour la peau. Et c'était pas le moindre turbin qu'ils abattaient. Fallait, dès cinq heures du matin, qu'il gèle à pierre fendre, qu'il lanquinne comme vache qui pisse ou qu'il fasse un soleil à cuire les œufs au cul des poules, qu'ils soient à la besogne : décharger des boureaux, les scier, les remettre sur la guimbarde, se ratteler à la charette, la traîner à l'atelier et recommencer ainsi jusqu'au soir.

Tout ça pour la peau, sans seulement que le gourdiflot de patron leur offre un verre de bibine quand la sueur leur dégoulinait de la caboche et que le bourguignon leur rôtiissait le cuir, ni même la moindre goutte d'eau-de-vie lorsque le frio leur figeait le sang dans les veines et gelait leurs esgourdes.

Cette situation aurait pu s'éterniser, car les patrons ne s'en plaignaient pas : sachant la plupart de leurs prolos gens de campluche, habitués à peiner dur, à se caler les joues avec une assiettée de maïs et à sirotter de la lance, ils étaient loin de les croire capables de rebiffe.

Ça se bricolait en douceur, pourtant : déjà, l'an passé, les sabotiers emmanchaient une syndicale et, du premier coup, de 44 sous qu'étaient les prix de façons ils réussissaient à les faire monter à 48.

Mis en appétit, les bons bougres commencèrent par s'essuyer les carreaux, ouvrir les quinquets, puis ils ruminèrent :

Ils comprirent qu'à plier l'échine, à filer doux, le populo ne récolte que misère et malheurs; tandis que, à se montrer carrément, à faire preuve d'énergie, y a chance d'améliorer son sort. Et même, n'y aurait-il pas bénéf matériel, y a bénéf moral : on n'est plus des brutes, on est des hommes, on se sent vivre!

« Or donc, se dirent les sabotiers, soyons exigeants! »

Et fichtre, ils ne le seront jamais de trop! Ce coup-ci, ils ont exigé qu'on leur paie la journée du lundi. Oh, pas chérot!

Cinq ronds de l'heure. En sus, ils demandent que les dix-huit paires de petiots sabots, au lieu de 48 sous leur soient casquées 54 sous, — soit, trois sous la paire.

Les patrons, scandalisés d'un pareil toupet, se sont foutus à jérémyer; mais les bons bougres sont entêtés : tous ont quitté leur chèvre et laissé leur paroïr, — à part quelques rares plats-culs qui lécheraient les doigts de pied du patron.

— 0 —

Comme c'est la saison où le turbin va fort, les singes n'ont pas tardé à renauder en voyant la grève durer : ils ont offert quelques concessions.

— Zut! leur ont répondu les prolos. Nous voulons tout!

Et les patrons de chialer que c'était leur ruine, qu'à la campluche on paie les ouvriers encore moins cher qu'ils ne le font et que les prix de vente ne seront plus en rapport avec le prix de revient.

Vous nous la baillez belle! C'est y une raison parce qu'il y a au fond des cambrousses des pauvres gens embistrouillés de préjugés qui vivent de famine, pour que pareille existence soit obligatoire pour tous les prolos?

Et puis, bougres de pantouffes embrenées, à qui ferez-vous gober que la maigre augmentation que réclament vos sabotiers va vous ruiner? Ce n'est malheureusement pas vrai. Quelle veine, si nous en étions déjà là.

Car, songez y : un de ces quatre matins vos prolos deviendront tellement exigeants, que tout votre bénéf y passera; y aura plus mèche de s'enrichir en faisant le patron. A ce moment, le métier d'exploiteur sera peu recherché... Pour le coup, si vous avez le nez creux, vous donnerez votre démission de singe pour devenir copain de vos ouvriers; après quoi, tous en chœur, vous vous alignerez en frangins afin de produire sans chicanes et sans exploitation, de manière que chacun y trouve son compte.

En attendant qu'on en vienne là, soyez cou-lants : prenez garde que vos sabotiers ne se foutent à pratiquer en douce le sabotage, si vous faites les méchants.

Sachez-le, si finaud que soit un patron, y a toujours mèche de le faire perdre quand on le veut bien : on lui pane le boulot et le voilà dans le lac!

D'ailleurs, vous devez vous apercevoir que les gas ont la caboche plus dure que du rondin; puis ils ont le populo pour eux, tandis que vous n'avez de votre bord que les salopiauds de la haute.

— 0 —

Les plus niguedouilles dans ce mic-mac sont encore les petits patrons : ils se donnent, eux aussi, des airs d'exploiteurs! Parce qu'il y a deux singes dans le patelin qui sont mieux bottés qu'eux, ils se croient obligés de jouer aussi à la crapule.

Y a pourtant un de ces petits singes qui a été plus founard : il a accepté les conditions des prolos et ses ouvriers sont rentrés. Il n'aura qu'à se féliciter d'avoir eu le nez creux; les autres andouillards n'ayant plus beaucoup de marchandises dans leur boîte, ça ne fera pas la balle des clients qui s'en iront ailleurs.

Chez les Bûcherons

Par le temps qui court, c'est aussi bien au fin fond des cambrousses qu'au milieu des villes que germent les idées d'émancipation.

Et foutre, ce n'est pas du luxe! car les prolos des villes doivent se fourrer dans le siphon que, seuls, ils ne peuvent pas grand chose. Il n'y aura mèche de rogner les pattes croches des richards que lorsque nous nous entendrons avec les paysans et qu'on foncera de front.

Tant que les ouvriers des villes voudront marcher isolés on remportera des sacrées vestes.

Ouvriers et paysans, nous sommes comme qui dirait les deux lames d'une paire de ciseaux : séparées, l'une et l'autre sont tout juste bonnes à fiche à la ferraille.

Ainsi de nous : si on tire à hue et à dia, on n'arrive à rien! Mais, si on se serre les coudes, si on marche en concorde, y a rien qui puisse nous résister.

On dit que chat échaudé craint l'eau.

Puisse-t-il en être ainsi de nous! car, bon-dieu, pour ce qui est d'être échaudés, nous l'avons été bougrement.

La révolution de 1848 et la défaite de la Commune en 1871 sont une terrible preuve du triste sort qui nous pend au nez tant qu'on voudra marcher seuls.

Et, de même que nous ne pouvons rien faire sans les paysans, eux ne peuvent rien sans nous!

Ils en ont tâté en 1852! Après le coup d'Etat de Badingue, dans le midi de la France, ils essayèrent de se fiche en révolution et de prendre possession de la terre accaparée par les parasites.

Les pauvres gas ne réussirent qu'à être vaincus.

Et ça, parce qu'ils marchaient seuls!

Même, ils marchaient tellement seuls que les prolos des villes écarquillèrent les yeux au spectacle et les regardèrent se rebiffer sans comprendre goutte au grabuge.

Aujourd'hui encore, il y a une trifouillée de bons lieux qui tombent des nues quand on leur raconte qu'en 1852 les paysans ont essayé une révolution.

Ils n'en savent rien ! Et tonnerre, c'est pas les richards qui les renseigneront là dessus.

C'est donc à nous de nous renseigner nous-mêmes.... On recausera de la chose foutre ! de manière à bien l'éclaircir. Et le père Barbasou y donnera la main, j'en suis sûr : il est à la boule de la question et j'espère bien qu'il ne me dédira pas ; maintenant que le gel rend la terre plus dure qu'un caillou, il a davantage de temps pour tartiner.

—o—

Ceci dit, que j'en vienne à ce que je voulais jaspiner : une balade que, dimanche, les copains Pouget et Tortelier ont été faire en pleine cambrousse, dans l'Aisne.

Y a là une grande forêt, celle de Villers-Cotterets.

C'est une propriété nationale, mais foutre, elle appartiendrait à Rothschild que ce serait kif-kif ; au lieu d'être, pareil aux routes nationales, commune à tous, ce n'est qu'une propriété d'Etat et comme l'Etat est un proprio aussi crapule que n'importe quel richard il a fourré un garde derrière chaque arbre, pour empêcher qu'on touche à rien.

Turellement, quand il y a des coupes, le profit au lieu de rester au populo, comme ça serait si c'était une propriété commune, s'en va directement dans les coffres du gouvernement ; il ne sert donc qu'à renter des feignasses.

Ce n'est pourtant aucun de ces jean-foutre qui coupe les arbres et les débite ?

Non pas ! c'est les bûcherons qui ont la peine et c'est les gros colliers qui ratissent le bénéfice.

Si encore les bûcherons gagnaient largement et facilement leur vie. Hélas, il s'en faut de beaucoup ! Leur turbin est dur au possible et c'est à peine s'ils gagnent une cinquantaine de sous par jour.

Y a pas gras, nom de dieu !

La seule compensation qu'il y ait à cette maigreur de salaires c'est une entière liberté : ils ont leur turbin à la forêt et ils l'accomplissent librement, sans avoir un contremaître sur le dos. Pour ce qui est des patrons qui ont l'entreprise de la coupe, ils se font du lard à la ville ; une ou deux fois par an à peine, il leur arrive de venir faire un tour de calèche dans la forêt, plutôt pour prendre l'air et se mettre en appétit qu'autre chose.

Cette indépendance dans le travail fait que, malgré qu'ils gagnent bougrement peu, les bûcherons ne sont pas des avachis : c'est des gas costauds qui n'ont pas froid aux yeux et qui n'aiment pas plier l'échine.

C'est des hommes !

Aussi l'idée leur est-elle venue de se serrer les coudes et de se syndiquer et c'est pour s'initier un brin que les gas avaient invité les deux copains.

—o—

Le samedi soir, y a eu une petite réunion à Ivors, un hameau planté au milieu de la forêt. On s'est trouvé une trentaine et, après une causerie de Tortelier, la formation d'un syndicat de bûcherons de la forêt de Villers-Cotterets a été décidée.

Comme de juste, le syndicat veillera à ce que les salaires ne dégringolent pas encore plus bas et même, s'il y a plan de les faire hausser, il ne s'en privera pas ; puis, par des causeries et l'organisation d'une bibliothèque il resserrera les liens intellectuels des bons bougres. Outre ça, il recherchera quel est le meilleur joint pour sortir carrément du pétrin actuel, afin d'aligner la société d'une façon galbeuse, de manière que personne n'aille plus cul-nu et que tout le monde bouffe à sa faim.

C'est donc, surtout, à développer l'esprit de solidarité et de concorde entre tous que s'attélera la Syndicale des bûcherons.

Et, pour couper la chique aux causes de discorde, il a été formellement entendu que la Syndicale ne s'occupera pas des gneries politiques et électorales. De la sorte, les ambitieux s'en tiendront à l'écart ; du moment qu'il n'y a rien à refrire, ces sales moineaux se dispenseront d'aller peloter les bûcherons.

Au surplus, tout un chacun s'en trouvera bien : tant qu'on reste sur le terrain social, on est copains ; il n'y a que lorsque les trouducuteries politiciardes sont mises sur le tapis que les chamailleries prennent naissance.

C'est grâce à la politique que les richards dominent. C'est cette saloperie-là qui nous divise et nous rend impuissants à sortir de notre mistoufle.

Une autre chose aussi, très chouette, a été convenue : les syndiqués, désireux d'agir par eux-mêmes, ont borné leur conseil syndical au

strict nécessaire, un secrétaire et un trésorier. De la sorte, au lieu de s'en rapporter au conseil syndical, comme cela a lieu dans trop de groupements, les bûcherons se réuniront plus souvent et la besogne ne s'en fera que mieux.

—o—

Le lendemain dimanche, une nouvelle réunion a eu lieu à Boursonne, un autre village de la forêt ; on s'est trouvé une quarantaine.

Après avoir expliqué tous les avantages du Syndicat, Tortelier a démontré que la salope de société actuelle est le monde renversé : ceux qui travaillent le plus sont justement les plus malheureux et ce sont les gros feignants qui n'en fichent jamais un coup qui ont toutes les richesses dans les griffes. Il n'a pas eu de peine à faire saisir aux bons lieux qu'par le travail y a pas mèche de s'enrichir et qu'on n'y arrive que par le vol et le crime.

Puis, parlant de la propriété, il a fait toucher du doigt que ce n'est pas de l'or et des terres que les riches sont proprios, mais tout bonnement des bras du populo.

Que ferait un capitalo, avec ses coffres bondés de millions, s'il n'y avait pas autour de lui une nuée de larbins pour le décroter, des cul-terreux pour faire pousser le blé, des meuniers pour le moudre, des boulangers pour cuire le pain..., et ainsi pour tout.

Donc, en réalité, grâce à son or, ce gros bouffi accapare nos bras ; si nous ne trimions pas pour l'engraisser il pourrait se brosser le ventre.

Et le proprio qui a des domaines à perte de vue ? C'est kif-kif ! Ce n'est pas d'elle-même que la terre produit du blé, du vin, des choux et des raves.

Il faut l'arroser de sueur !

Ce n'est pas non plus d'eux-mêmes que les moutons se tondent et que les bœufs labourent.

Pour tout ça, il faut que le populo y mette la main. Sans son travail y aurait rien de rien !

Donc, à bien voir, le richard n'est pas propriétaire de ses immenses domaines, il est propriétaire de la carcasse des campluchards : il les a dans sa patte, il les fait trimmer à sa guise et c'est eux seuls qui le nourrissent et le gobergent.

En vérité, depuis une foulditude de siècles, y a rien de changé dans le sort du pauvre monde, — sauf l'étiquette : esclaves on était dans les temps anciens, serfs on était au Moyen-Age, quand les seigneurs étaient les maîtres, et esclaves nous sommes encore !

La révolution de '89 n'a été qu'une frime : elle nous a tout juste donné le droit de changer de maîtres.

Ce n'est foutre pas suffisant !

On a assez d'être la propriété des riches ; il est temps que nous nous appartenions.

Pour que ça vienne vite il faut nous grouiller, nous sentir les coudes et nous solidariser.

—o—

Quand Tortelier a eu fini de jaspiner, le copain Lefèvre a donné lecture des statuts, qui ont été approuvés en plein.

Après quoi, on s'est séparés en se serrant la pince et en espérant qu'avant peu toute la forêt sera syndiquée.

Et, comme les bûcherons ne sont pas des manchots et qu'ils ont les boyaux de la tête farcis de jugeotte et d'esprit d'indépendance, leur syndicat sera bougrement à la hauteur.

LA FAIM COUPABLE

On l'arrêta prenant un pain.
Ce fut brutal autant qu'inique.
On sait quel crime est d'avoir faim
Sous la troisième République.

On lui mit menottes aux mains.
— Qu'eût-il osé, si famélique
Et vieux, le corps d'un tout gamin
Qui serait blême et rachitique ?

Docile, il fut vers la prison,
Voyant le baigne à l'horizon,
Tandis qu'ardente à la curée,

La foule au prompt égarement,
D'une honte prématurée
Chargeait le pauvre — durement.

Pelloutier.

Bons bougres,

DEMANDEZ PARTOUT

L'ALMANACH du PÈRE PEINARD pour 1897

A COUPS DE TRANCHET

C'était prévu ! — Le capitaine du *Kildonan*, l'assommeur Grafton, a été remis en liberté, quitte de tout.

Le juge instructeur, qui l'a interrogé, a tout mis sur le compte du second — or, comme celui-ci est crevé, ça été comme sur du velours.

Y a eu qu'une ordonnance de non lieu à patarapher.

De la sorte, le bandit Grafton, remis en liberté, pourra repiquer à l'assomade des pauvres bougres de marins qui auront l'imprudence de s'embarquer à son bord, ou que la faim y poussera.

Quant à sa victime, le matelot Witt, il est toujours au plumard.

Il ne manquera plus, s'il en réchappe, qu'à le fiche au clou en place du capitaine qui l'a aux trois quarts assassiné.

Contradictions Guesdistes. — Quand Pedron a quitté Troyes pour devenir le budgétivore d'Ivry, il a pondu une tartinette déclarant qu'il ne voulait pas des félicitations de ses adversaires de classe et que partout il s'efforcerait de ne pas les mériter.

Ce boniment s'étalait à la pissotière numéro un (numéro 36, 21 au 28 novembre du *Réveil*).

A la pissotière numéro quatre, même jour, toujours en première page, autre antienne.

Les amis de Pedron se plaignent que les républicains radicaux n'aient pas salué son départ par quelques paroles sympathiques et ils ajoutent que tous les républicains sincères lui doivent de la pommade.

Voilà qui est en pleine contradiction avec les déclarations de Pedron.

Voyons, farceurs, variez tant que vous voudrez — vous ne varierez jamais aussi carrément que votre prophète Basile Guesde, — mais au moins, mettez-vous d'accord sur vos boniments.

Chouettes réunions

Paris. — La matinée familiale organisée dimanche dernier par les *Libertaires du XII^e* a pleinement réussi.

Une partie de la tombola qui ne comptait pas moins de 70 à 80 lots, a été attribuée à la compagne Guyard, en ce moment à l'hôpital Saint-Antoine, salle Rostand, lit n^o 5. Un camarade s'est chargé de lui remettre la somme en question, soit 12 fr. 95.

Une collecte, au profit d'un copain, a produit près de cent sous.

Lyon. — A la Bourse du Travail, samedi soir, trois cents bons bougres s'y étaient amenés et ils ont gobé le jaspinage de Broussouloux.

Le copain a expliqué que si le mouvement corporatif n'a pas des allures plus franches, c'est uniquement parce qu'on a laissé s'y introduire toute la vermine des politiciens ambitieux.

Dans les syndicales, au lieu de s'occuper des questions sociales, au lieu de tirer des plans pour river son clou à l'exploiteur, on ne s'occupe que des moyens d'expédier tel ou tel salopaud au Conseil cipal ou à l'Aquarium.

C'est à nous à mettre notre grain de sel dans les corporations, afin de les orienter vers le mouvement révolutionnaire. Et si on s'y attèle dar dar, en peu de temps, on verra les politiciards décliner et les idées galbeuses germer carrément.

Ensuite, Broussouloux a expliqué ce qu'il faut entendre par la Grève Générale, et il n'a pas eu de peine à prouver que, malgré ce que prétendent les guesdistes, il vaut mieux s'occuper de la Grève Générale que de la nomination des sénateurs.

Mouscron est un patelin belge qui perche à un saut de puce de la France ; une des distractions de gas à la redresse de par là est de se mettre à cheval sur la frontière pour débourrer... Ils prétendent que c'est meilleur, car la frontière a des vertus spéciales que seuls les patrouillotards peuvent analyser.

Y a des bons lieux à Mouscron. Seulement, jusqu'ici, ils avaient eu le grand tort de marcher aux trousses des sociaux à la manque.

Voici qu'ils en reviennent ! Ils comprennent enfin qu'à patauger dans le bourbier de la politiciaille y a que des déceptions à récolter. Tant mieux, foutre !

A preuve le vœu suivant que, dans sa dernière assemblée a émis le *groupe socialiste révolutionnaire de Mouscron* :

« Considérant que depuis quelques temps, et principalement depuis qu'on a fait voter les petits, des divisions en masse se produisent au sein des groupes : entre les influences parlementaires et coopératives d'une part, et le mouvement libertaire de l'autre part.

« Divisions d'autant plus fatales et évitables, que nous voyons partout l'idée subordonnée à des questions personnelles.

« Considérant que semblable tactique est nuisible à la propagande des idées nouvelles au sein de la classe ouvrière : Le groupe décide de se placer sur le terrain purement principal du socialisme ; l'émancipation morale et économique du prolétariat par l'expropriation radicale des moyens de production et de consommation, et leur utilisation sur les bases du communisme.

« Pour atteindre ce but, le groupe s'engage à propager l'idée libertaire par tous les moyens dont il dispose et notamment en soutenant autant que possible les journaux de cette nuance. Il exprime l'espoir qu'un groupe belge prendra l'initiative de convoquer en un congrès toutes les forces libertaires afin d'arriver à créer, dans le plus bref délai, un journal purement communiste. »

Vous pensez si les étatistes sont à ressaut ! Ils en fument de voir cette évolution.

Qu'ils se calment, bon dieu, car comme le mouvement qui se dessine ne va que croître et embellir, s'ils continuaient à rager, ils pourraient en faire une maladie.

Les collectes faites pendant la réunion et la soirée chantante qui a suivi ont produit 31 fr. ; 20 francs pour un copain dans le besoin et le restant pour les journaux.



Charité économique.

Vienne. — Dans le dernier numéro, le nommé Chapotat est passé un brin à l'astique.

Nom de dieu, ce fabricant de draperies illustres s'est bien vengé ! Il vient d'envoyer au bureau de bienfaisance une coupe de drap de 32 mètres, pour être distribuée aux enfants des écoles laïques et congréganistes.

Mince d'effort ! Ce qu'il appelle du drap, le birbe, n'est autre chose que du fumier ramassé sous les outils, *bouurre de bouurre* qu'on récolte sous les cardes et balayures d'atelier : quand il porte une quantité de cent kilos de cette bouurre, ou lui rend en fil 120 ou 150 kilos, car le cardier y met tout le fumier qu'il peut trouver.

On devrait bien présenter le drap de Chapotat à l'analyse chimique, avant d'en faire des culottes pour les gosses ; car sûrement, avec toutes les saletés qu'il y a dedans, si ces grimpants ne donnent pas la lèpre aux pauvres mêmes qui en seront culottés c'est que leurs mamans auront eu la précaution de leur fourrer des caleçons.

Donc, ce singe ne s'est guère fendu pour « discuter avec ses ouvriers ». Car, les camaros, faire l'aumône à ses ouvriers, — par conséquent les avilir, — c'est cela que le Chapotat appelle discuter.

Moi, j'appelle ça restituer ! Ceci dit, parlons un peu de ses procédés d'exploitation : le travail qui se payait autrefois à l'ouvrier cinquante centimes le kilo, ce jean-foutre charitable est arrivé à ne le payer que cinq sous.

Son truc est simple : quand il veut opérer une diminution il prétend n'avoir plus de travail : il fait tirer la langue à ses ouvriers... puis, au bout de quelques jours, il embauche à nouveau, à de nouvelles conditions.

Ce n'est pas le premier venu : conseiller principal parce qu'il veut faire diminuer les *tommes*, le birbe, badingueusard jusqu'aux doigts de pied, est en outre vice-président du comité impérialiste de l'Isère.

Par exemple, si ce charitard espère que ses 32 mètres de drap laïque et clérical lui seront d'un bon secours aux prochaines élections ciales, il se blouse.

D'ici là, son prestige sera aussi usé que ses 32 mètres de drap et comme le populo est moins pourri que sa camelotte il enverra paître Chapotat. — et avec lui tous les mendigoteurs de candidatures.

Ce sera ce que les « souverains » auront de mieux à faire, et leurs affaires n'en marcheront que mieux, quand ils les feront eux-mêmes.

Pauvre Chapotat !

Dégoûtant sac-à-mistouffles

Roubaix. — Le tissage de chez Leblanc, rue de la Maquellerie, est orné d'un sale cochon de garde-chiourme qui s'en croit, plus qu'un patron. Y a pas de salopise que n'invente ce sac-à-mistouffles pour canuler le prolos et les conduire à sa fantaisie.

L'autre lundi, un tisseur allait demander à cette bourrique, baptisée Wilmot, quelques heures de permission.

— Parfaitement, répondit le sale contre-coup, allez !

A peine le prolo était-il parti que le Wilmot mettait un autre ouvrier à sa place : si bien que, quand le permissionnaire revint, à une heure, le garde-chiourme lui dit :

— Passez au bureau ! Des ouvriers qui s'absentent, n'en faut pas !

Le pauvre bougre en était tout baba ; il explique les motifs qui l'avaient forcé à s'absenter et rappelle à la bourrique que lui-même l'a autorisé à sortir.

— Je m'en fous ! je ne connais qu'une chose : c'est de la production.

Comme le prolo n'a pas du pissat de richard dans les veines, il lui répliqua :

— J'ai besoin de travailler... et je travaillerai ! Ou bien...

En même temps il posait son poing sous le nez du sac-à-mistouffles ; celui-ci ayant eu le tort de s'entêter, la distribution ne s'est pas fait attendre !

Le prolo lui a appliqué quelques livres de viande non dessossée sur le coin de la gueule.

Chiasseur comme tous ses pareils, le contre-vache ne chercha pas à se défendre ; il trotta vers le bureau du patron, en bramant pire qu'un veau :

— Mossieu, mossieu..., on m'assassine !... La police, vite la police...

Le singe ne demanda pas d'explications ; il galopa chez le concierge en braillant :

— La police ! on assassine mon chien de garde...

Et le concierge de brailler à son tour, en se carapant à la recherche de la pestaille :

— La police ! Au secours...

C'était bougrement de boucan pour une foutaise.

Pendant ce temps, le prolo exigeait qu'on le règle illico et se faisait abouler son livret ; après quoi, comme les roussins tardaient à venir, il partit gai et content.

Ceci dit, les copains, savez-vous pour quel prix le Wilmot fait son sale métier ?

Pour 35 francs par semaine !

Il est vrai que son singe a trouvé un sacré joint pour le rendre encore plus poré qu'il n'est et augmenter sa paye d'autant : il lui donne 25 pour cent sur les amendes administrées aux prolos.

Aussi le salaud en fourre des amendes, pire que s'il en pleuvait ! Pour une heure de retard, c'est six sous d'amende ; pour cinq minutes, c'est deux sous.

Grâce à cette ignoble volerie, combinée avec le chômage, les prolos ont rudement de la peine à toucher vingt balles au bout de la semaine. Et si l'on a le culot de réclamer au Wilmot, le crapuleux mufti répond :

— Payez, ou foutez le camp !

Donc, y a pas de milieu, c'est ce que l'hippopotame Dupuy appelle un dilemme : Laissez-vous voler ou bien assassiner !

On souffre... comme on peut

Romans. — Un pauvre vieux, le père Renavant, saqué de toutes les usines de Romans et du Péage, parce que, n'étant plus jeune, il rapporte trop peu aux exploiters, n'a pas voulu se réduire à crever de faim au coin d'une borne. Et il a eu bougrement raison !

Ce qu'il y a de plus rulin, c'est qu'il a trouvé un joint pour vivoter couci-couça et que — loin d'être à charge — il rend service.

Il s'est bombardé fabricant d'allumettes de contrebande.

Grâce à lui, les types qui ont le nez creux peuvent s'éclairer à bon compte et se payer des allumettes de meilleure qualité que celles de la gouvernance ; ils économisent ainsi leurs fonds de culotte car, chacun sait qu'à y racler des souffrantes de l'Etat, ça les use bougrement.

On peut donc dire du père Renavant qu'il souffre pour l'humanité.

Et chacun lui en sait gré.

Y a même des larbins de la gouvernance, roussins et autres malpropres birbes, qui ne se privent pas d'user de ses allumettes.

Voilà que, l'autre matin, un charpentier à Félicque, plus bête que ses pieds — les pieds de Félicque ou ceux du pandore, au choix, — lui fiche le grappin dessus. Le couillon aurait mieux fait de lui acheter un paquet de souffrantes.

Ainsi, voilà un pauvre vieux qui a turbiné toute sa vie, qui a usé ses forces à l'enrichissement de ses exploiters et à qui, par le seul fait qu'il a trimé durant sa jeunesse, la société devrait assurer la croûte.

Au lieu de ça, les crapularis bourgeois qui nous dominent sont si charognes qu'ils lui interdisent de pratiquer le seul truc qui peut le faire vivoter.

On ne peut pas être plus chameau. Bon dieu, quand donc verrons-nous la fin de toutes ces dégoûtations ?

Quand donc le populo sera-t-il assez dégrassé pour vivre libre et pour refuser de gaver plus longtemps les pleins-de-truffes et leurs plats-culs ?

Oui, foutre, quand donc !

Populo à la hauteur

Toulon. — L'autre matin, un bon bougre flanochait sur les quais quand trois sales types — qu'on a su depuis faire partie d'une association de malfaiteurs, — lui sont tombés sur le casaquein.

Le gas s'est débattu comme un beau diable ; malgré que ses agresseurs fussent trois contre lui, en quelques revers de mains, il s'est dépatré de la vermine qui voulait l'agripper.

Après quoi, il a pris de la poudre d'escampette.

Comme les trois agresseurs faisaient mine de lui courir aux chausses, le prolo a sorti un revolver et leur a fait comprendre qu'il était chargé.

Cet avertissement a suffi aux grigous : ils ont laissé filer le gibier qu'ils espéraient empolner.

Les trois bandits, les copains l'ont deviné, étaient trois roussins.

Quant à leur victime ratée, il paraît que c'est un anarcho, coupable d'être *suspect* et à qui la pestaille voulait appliquer les *lois scellérées*.

Ce qu'il y a de plus galbeux, c'est l'attitude du populo ; y avait foule autour des roussins, mais pas un bras ne s'est allongé pour leur prêter main-forte, malgré leurs supplications.

Les bons bougres n'ont pas voulu se salir et s'avilir !

Ça, c'est bath aux pommes, nom de dieu !

Voilà un bon présage : le jour où le populo refusera catégoriquement de faire la courtoisnie aux fripouilles et aux larbins de la gouvernance, ce jour-là, les richards pourront boucler leurs malles.

Flambeaux et Bouquins

Coup sur coup, viennent de paraître chez Stock, trois bouquins :

De Malato, les *Joyeusetés de l'Exil*. Les heures noires de la proscription anarchiste à Londres, le camaros les a assaisonnées d'une superbe gaieté qui rendent son bouquin galbeux à lire.

Deuxième, Hainon publie un bouquin sur le *Socialisme et le Congrès de Londres* ; c'est le travail le plus complet, et en même temps impartial, écrit sur la patriote internationale.

Troisième, de Léopold Laeour, l'*Humanisme Intégral*.

Ces trois bouquins sont en vente aux bureaux du *Père Peinard*, à 2 fr. 50 chaque, franco 2 fr. 80.

Le 5 décembre, paraîtra la *Jeunesse Nouvelle*, revue mensuelle d'études sociales.

Le numéro, 0 fr. 25, (pour les dépositaires, 20 cent.)

Adresser les demandes à l'Administration, rue de la Monnaie, 9 et 11, Lyon.

Tournée de Conférences

Le camarade Broussouloux continue sa tournée de conférences par Villefranche, Chalon-sur-Saône, Mâcon, Dijon et les villes intermédiaires.

Les camarades de ces villes, ainsi que des villes intermédiaires où il y aurait possibilité de faire des conférences, sont priés d'écrire illico, soit au Père Peinard, soit à Lyon, au camarade Mazoyer, 106, rue Mazenod, à l'effet de s'entendre avec le conférencier.

APPEL AUX CAMARADES

Ardemment désireux, comme vous, d'orienter notre activité, nos facultés pour la propagande de notre idéal, nous nous sommes groupés, quelques camarades, sous le nom de *Libre initiative* et nous nous sommes donnés un but que nous avons commencé de réaliser. Aujourd'hui, élargissant notre action, nous nous adressons à tous ceux que notre idée intéresse pour participer à l'œuvre entreprise: la fondation d'une colonie expérimentale communiste libertaire.

Depuis deux ans quelques partisans de l'idée, après s'être munis de tous les renseignements utiles à sa réussite, ont reconnu que sa réalisation serait d'une grande utilité pour la propagande dans le milieu où ils sont. L'américain s'intéresse à la pratique et très peu à la théorie; il sait faire la part des conditions du milieu, des lois et des moyens.

A Newcastle, en Angleterre, une colonie fondée depuis un an est l'objet d'attentions et d'études et ne peut manquer d'enseigner et d'être utile à notre propagande qui doit se manifester sous toutes ses formes; car chaque moyen peut trouver parmi nous des sympathies qui, en nous aidant, trouveront un moyen d'activité concordant avec notre sentiment ou nos préférences.

Comme tout anarchiste conscient, nous sommes convaincus que la société capitaliste ne cédera la place à une autre forme sociale que dans une période révolutionnaire et par des moyens violents. Nous ne prétendons donc pas changer la société par ce moyen; nous savons que la volonté libre des individus ne se réalisera, même après une révolution, qu'en raison de l'état de conscience de ces individus; et nous croyons que la colonie est une manifestation utile et éducatrice.

Notre intention est de faire cette expérience avec des éléments divers, soit de faire une colonie composée de camarades de toutes nationalités. Ici, presque tout étranger parle anglais, nous pouvons donc faire rayonner et harmoniser l'idée dans des milieux divers, qui, nous l'avons constaté bien souvent, ont des idées très particulières de concevoir l'idéal et qui souvent s'en écartent absolument.

Nous avons l'intention de publier, dans plusieurs langues, aussitôt que nous le pourrons, un organe qui serait spécialement consacré à la propagande de notre idéal.

Mais le but le plus important que nous voulons atteindre, celui qui le premier nous a décidé à agir, c'est d'adopter et d'élever, dans cette colonie, les enfants des camarades frappés pour leur dévouement à la Liberté par la société bourgeoise; d'assurer à ces enfants l'éducation et l'exemple de la vie pour laquelle leur père aurait combattu. Il arrive souvent que, le père en prison ou exécuté, les enfants sont placés ou accaparés par des sociétés de malfaisance, religieuses, ou bien sont abandonnées dans la rue. Nous voulons que ces enfants puissent être nôtres et appartiennent à tous.

Ces idées générales sont suffisantes pour indiquer les mobiles qui nous ont décidé à cette tentative.

La Libre Initiative Colonie a donc loué pour deux ans, avec promesse de vente, une ferme de 225 acres (90 hectares) dont environ 100 sont en bonne terre, bien situés, irrigués par trois ruisseaux et qui ont déjà été cultivés; les 125 acres restant sont en bois et situés sur la colline voisine. Une maison en briques composée de quinze chambres et les autres bâtiments nécessaires à une ferme sont également en bon état. De l'avis général, c'est une des meilleures fermes de toute la contrée qui s'étend entre le village de Campgaw (New-Jersey) où elle est située et New-York (40 kil.). La station du chemin de fer se trouve à 2 kilomètres de la maison et il y a 14 kilomètres, par la route, pour se rendre à Paterson. Cette proximité d'une grande ville (100,000 hab.) est une des conditions pratiques reconnue par nous comme indispensable. Nous avons à Paterson environ cent camarades de langues diverses qui s'intéressent à l'idée et qui, tout en achetant les produits de la ferme, aideront selon leurs moyens et leur initiative; car c'est précisément sur l'initiative de chacun que nous espérons. Les camarades de New-York se sont constitués sérieusement dans ce but pour lequel ils ont pris l'initiative et ils recherchent par tous les moyens à aider les premiers camarades qui, ayant accepté l'idée, s'en vont en pionniers. Nous considérons, en effet, que pour ne pas aller au-devant d'un échec, il est de toute nécessité que ceux qui débent dans la colonie soient assurés de l'aide moral et effectif de groupements ou d'individus.

Nous faisons donc appel à tous ceux à qui

notre entreprise plaît d'agiter par les journaux, la propagande individuelle, les meetings, réunions familiales ou autres moyens, l'opinion sur cette colonie et cela non pas d'une façon passagère, mais soutenue, constante. Et surtout, comme notre titre l'indique, que ce soit par la libre initiative de chacun que nous soyons aidés.

Il y a un mois, à New-York, un prédicateur dans une église a reçu spontanément, de ses auditeurs, au profit d'une œuvre d'abrutissement entreprise par des missionnaires en Asie, la somme fabuleuse de 625,000 francs. Tout le monde donnait: bijoux, argent, tout. Ces gens avaient la foi dans leur idée. Nous, nous clamons partout que l'idéal pour lequel nous combattons est le plus beau, le plus élevé qui ait jamais été entrevu par des cerveaux humains: montrons-le par des actes.

Nous estimons donc, que bien des bonnes volontés peuvent se manifester sur un but pratique; que les convaincus viennent à nous de suite et aident l'œuvre par tous les moyens.

Nous répondons à toutes critiques ou demandes de renseignements.

Les camarades ou les groupes qui auraient des livres, des brochures ou des journaux à adresser à la colonie, ainsi que ceux qui désireraient de plus amples renseignements, sont priés d'écrire à l'adresse suivante:

Libre Initiative, 141, West 28 th. Street-New-York.

Pour le groupe de New-York: L. Ragot, J. Bouet, E. Tresse, E. Bonet.

Pour le groupe de Paterson: B. Dumas, M. Dumas, B. Hilaire, D. Raymond.

A Paris, on peut s'adresser au Bureau de *l'Art Social*, 5, impasse de Béarn.

Grande Réunion publique

Au bénéfice des TEMPS NOUVEAUX

Le jeudi 10 décembre à 8 heures 1/2 salle du Concert de Lyon, 18, rue de Lyon.

ORDRE DU JOUR: *Le machinisme et ses conséquences. Collectinisme et Anarchie.* Avec le concours des camarades Malato, Murnain, P. Pelloutier, F. Prost, Buteaux, Girault, Ferdinand Guérard.

Nota: les Députés socialistes sont spécialement invités à la contradiction.

Prix d'entrée 0 fr. 25.

Communications

Paris. — Les *Libertaires* du XIV^e arrondissement, tous les samedis à 8 h, 1/2 du soir, salle Labéis, 11, rue Desprez.

— Les *Libertaires des X^e et XI^e arrondissements*, les jeudis et dimanches, chez le bistrot, 94, faubourg du Temple.

— Les *Naturiens*, groupe de prolétaires revendiquant l'état naturel, se réunissent tous les mardis, 31, rue des Abbesses.

— Les *Naturiens* (de la Bastille). — Tous les samedis, à 9 heures du soir, salle Maurice, 183, rue Saint-Antoine. Causerie par Bigot.

— La Bibliothèque sociologique et la *jeunesse libertaire du XII^e* ne se réunissent plus place Damesnil; en conséquence les camarades sont priés de se rendre comme d'habitude au nouveau local.

Les camarades ont l'intention de faire une fête de nuit, suivie de réveillon, pour Noël.

— Le *Monde Nouveau*, groupe d'études sociales, se réunit le mardi à 8 heures, au café, 69, rue Blanche. Des conférences sur l'Union libre sont en préparation. Les orateurs et contradicteurs sont invités à s'inscrire.

Blanc-Secau. — Les anarchistes de Roubaix, Lille, Tourcoing et les environs donneront le dimanche 6 décembre au Blanc-Secau, local habituel, une grande soirée familiale, avec causerie par un camarade à 6 heures du soir. Très urgent.

Bruxelles. — Les camarades dévoués de Bruxelles sont invités à se réunir le lundi 7 décembre à 8 h. du soir au Grand Eléphant, rue des Chapeliers.

Ordre du jour: organisation d'une fête, distribution des cartes, mesures à prendre.

Le Mans. — Grande soirée familiale dimanche 6 décembre, à 8 h. du soir, salle Gibon, rue Basse.

Tous les lecteurs du *Père Peinard*, du *Libertaire* et des *Temps nouveaux* y sont invités.

Chants et poésies.

Tourcoing. — Les *Révoltés* se réuniront le dimanche 6 décembre à 4 h. de l'après-midi, boulevard Gambetta, au local habituel.

Le Havre. — Le groupe *l'Avant-Garde* se réunit tous les jeudis aux « Vendanges de Bourgogne », 40, rue de Normandie.

Les lecteurs des *Temps nouveaux*, du *Libertaire* et du *Père Peinard* sont spécialement invités.

Marseille. — Les camarades qui éditent des brochures, journaux, chansons ou toutes autres publications anarchistes sont priés d'expédier un exemplaire avec les conditions de vente au compagnon Romans-Ville, bar du Grand Orient, quai du Port, 8, Marseille.

Reims. — Les camarades partisans de la bonne besogne sont invités à se réunir le 5 décembre, salle du Cruchon d'or, rue de Cernay.

Ordre du jour: Organisation d'une soirée familiale pour le réveillon. Les camarades qui ont à cœur la vulgarisation de nos idées sont priés de venir prêter leur concours.

Petite Poste

L. Briecelles; K. Tacoma; B. Hope Church; T. Tenez; B. Annonay; V. Alger; R. Linoges; P. Saint-Etienne; G. Marseille; G. Vienne; V. Reims; L. Epinal; B. Angers; P. Trélazé; V. Nîmes; J. Millau; M. Lyon; W. Saint-Nazaire; P. Melun; H. Tours; C. Havre; D. Poëc; M. Oyonnax; D. Lille; S. Roubaix; L. Bruxelles; T. Promental; M. Troyes; A. Marseille; V. Tulle; reçu règlements, merci.

POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PÈRE PEINARD.

L. La Rèole, 0 fr. 75. — Groupe de Mouscron, 3 fr.

— Les copains de Troyes demandent des nouvelles de Berger. Ecrire à Montperrin, 46, Mail des Charmales.

— Le camarade photographe est arrivé sans encombre à destination; il envoie le bonjour aux amis de Paris, Chalons, Lyon, Grenoble.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES, LES MARCHANDS DE JOURNAUX & AUX BIBLIOTHÈQUES DES GARES

RÉCLAMEZ ET ACHETEZ

L'ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

POUR 1897 (AN 105)

Il est farci de chouettes histoires, de gaubeuses illustrations et est indispensable pour se tenir la rate en bonne humeur et se décrocher les boyaux de la tête.

Texte. — Je vous la souhaite! — Ruminades sur le calendrier. — Les quatre saisons. — L'alignement des mois, avec la concordance du calendrier crétin et du calendrier révolutionnaire. — Eclipses et marées. — C'est la ville de la Douleur, poésie d'Émile Verhaeren. — Miracles industriels. — La complainte du Bleu, avec la musique. — Binaise pour économiser 900 millions. — Le prix des bouffes-galette. — Les légendes historiques. — La chanson du gas, par le père Lapurge, avec la musique. — L'abrutisseur populaire. — Dans les Syndicales. — Chant international, par Louise Michel, paroles et musique. — Les veillées du Père Barbassou. — Au pays des Mois.

Gravures. — Couverture illustrée en couleurs. — L'automne, l'hiver, le printemps et l'été. — C'est la ville de la Douleur. — Image pour les loupis. — Avant l'élection: Tartempion, candidat promet la lune. — Après l'élection: comment il tient sa promesse. — En marche et à la boîte. — Le patriote et l'anarchiste (extrait de *The Journal* de New-York). — Le char de l'État, d'après Cynicus. — La guerre chasse l'Art et l'Industrie (extrait du journal allemand *Simplicissimus*). — Le gas. — La grande victorieuse. — Quel gros cochon! — La remonte des mineurs, d'après Constantin Meunier, par Luce.

Prix de l'Almanach: 25 cent.

Pour le recevoir, franco, par la poste, envoyer: 35 centimes.

EN VENTE AUX BUREAUX DU "PÈRE PEINARD"

	Aux bureaux	Francs
Variations Guesdites, par Émile Pouget (brochure).....	0.10	0.15
L'Almanach du Père Peinard, pour 1896....	0.25	0.35
L'Art et la Révolte, broch. par F. Pelloutier.	0.10	0.15
Gueules Noires, album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert.....	1.00	1.30
Endehors, par Zo d'Axa, le volume.....	1.00	1.30
Le Pain Gratuit, par Barrucand, le volume..	1.00	1.30
La Grande Famille, par J. Grave, le volume..	2.50	2.80
La Société Future, le volume.....	2.50	2.80
La Conquête du Pain, par Kropotkine, le v.	2.50	2.80
La collection de <i>La Sociale</i> , 1895 et 1896, 76 numéros.....	7.50	8 »
Le Père Peinard, années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8 »	8.60

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant: C. FAVIER.
Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris



Les Premiers Froids.